

SOLDATS PAYSANS

I

Soulevés du sol, arrachés à leurs villages, à leurs bourgs, les paysans se sont tout naturellement groupés dans le cadre familial de la paroisse. Les paroisses ont formé des compagnies et les compagnies se sont agglutinées. Bientôt on put distinguer quatre armées principales qui englobèrent l'ensemble des combattants des provinces insurgées : l'armée du Poitou, celle de l'Anjou, celle du Centre, celle du Marais.

La première, l'armée du Poitou, porte souvent le nom de *Grande Armée*; d'autres fois, ce terme est réservé à la totalité des troupes qui luttèrent contre les Mayençais, qui seront brisées à Cholet et iront se dissoudre au delà de la Loire. L'armée du Poitou comprend non seulement les Poitevins des environs de Bressuire et de Châtillon, mais encore les Angevins de Cholet, de Beaupréau, de Chemillé, de Coron, de Maulévrier et de Saint-Lambert-du-Latay. Elle égale en force — 20.000 à 40.000 hommes — les autres armées réunies. Elle a pour chefs Lescure, Marigny, La Rochejaquelein.

A la tête de la seconde, l'*Armée d'Anjou*, on voit Cathelineau, Bonchamps, d'Elbée; au retour d'outre-Loire, elle aura Stofflet, puis d'Autichamps. Elle s'élève à 10.000 ou 15.000 hommes, rassemblés de Montrevault aux rives de la Loire, territoire peu étendu.

Ces deux armées se recrutent sur la rive droite de la Sèvre; les deux autres, sur la rive gauche. L'armée dite

du Centre obéit à Royrand, ayant sous ses ordres Sapinaud de la Verrie, Béjarry, d'Esigny. Elle occupe, de Montaigu à la mer, en passant par la Roche-sur-Yon, un pays resserré entre ceux des autres armées. S'y rattachent de nombreux petits chefs ivres d'indépendance : Saint-Pal, Verteuil, Bulkeley...; ils ne s'entendent entre eux que pour fronder l'autorité supérieure. 5.000 hommes peuvent être mis sur pied. Le quartier général varie selon les nécessités : Montaigu, Chantonay et surtout l'Oie, carrefour stratégique, point central.

Enfin, la quatrième armée, celle du Marais, celle de Charette, la plus faible d'abord, recrutée dans le pays de Raiz, dans la Basse-Vendée, et dans le pays entre Loire et Sèvre (Le Loroux). Elle débordera sur les autres territoires et finira par devenir la plus importante aux derniers temps de la Vendée militaire : 5.000 hommes au début; le double plus tard.

Tous les historiens de la Vendée ont tenté de rechercher le total de ces paysans ainsi devenus soldats chez eux, pour ne pas combattre au dehors. Les chiffres font des bonds fantastiques. Kléber dit que 60.000 hommes passèrent la Loire et qu'il en resta bien 20.000 en deçà. La réponse au *Mémoire* de M. Gillier, faite pour encourager les Anglais à envoyer des secours, dit : « On croit pouvoir assurer sans exagération qu'il y a dans le pays conquis plus de 100.000 hommes en état de porter les armes dont le plus grand nombre les porte habituellement ».

Ce qui fausse les évaluations, c'est le caractère torrentiel de la guerre : les armées roulant à flots pressés la veille sont presque à sec le lendemain. Et les recrues prennent une part si inégale à la guerre ! « J'ai connu, écrit un paysan devenu capitaine, un homme allié à ma famille qui estimait à quatre-vingts le nombre des bleus qu'il avait tués. Son frère, qui était agile et vigoureux, n'avait tiré qu'un coup de fusil dans sa vie; il visait un merle, il ne

l'avait pas tué, mais il lui avait fait grand peur. » Par contre, Pierre Devaud qui débuta en 1792, lors des événements de Châtillon, quitta quarante-cinq fois sa maison et se battit soixante-six fois. Dans le seul mois d'août 1793, il parcourut à pied, par des chaleurs excessives, environ quatre cents kilomètres, soit la distance de Nantes à Paris ou de Nantes à Bordeaux⁽¹⁾.

La seule troupe régulière de la Vendée, en dehors des Allemands enfuis de la légion germanique ou du régiment de La Mark⁽²⁾ et disséminés dans les corps de troupes, furent deux compagnies de chasseurs organisées à ses frais par Bonchamps; hommes magnifiques, très grands, de bonne mine, en grande partie Bretons des bords de la Loire, contrebandiers ou gardes-chasse déjà habitués à une discipline, rompus à l'obéissance.

Rebelles et non soldats, rebelles pour ne pas être soldats, les combattants vendéens ne touchaient naturellement aucune solde. Payés, ils eussent amoindri la valeur sans limite de leur sacrifice. Lors du soulèvement artificiel et mécanique de 1832, les Chouans recevront des soldes; ils feront figure de soldats incorporés. Marque souveraine de deux états d'âmes différents.

Bien entendu, pas d'uniforme, un uniforme eût été une livrée de servitude. Le vêtement se compose généralement d'un habit-veste en toile rustique et d'une culotte bouffante; le tout surmonté d'un vaste chapeau ou plus simplement d'un mouchoir rouge de Cholet, à l'instar d'Henri de La Rochejaquelein, ainsi coiffé lors de la prise de Fontenay. Pour unique chaussure, des sabots. Les poches de vestes tiennent lieu de gibernes. Parfois, un havresac pris aux républicains sert à mettre les vivres.

(1) DEVAUD (Pierre), *Mémoire*, préface de l'abbé UZUREAU, p. 15, note, et 33, 75.

(2) GABORY (Emile), *Les Allemands dans les armées républicaines et royalistes pendant les guerres de Vendée* (*Revue du Bas-Poitou*, 1919).

Si les vêtements manquent de variété, on n'en peut dire autant des armes. Les bourgeois des villes qui assistèrent au passage des colonnes vendéennes ne purent oublier cette vision d'un autre âge. En tête s'avance les hommes portant des armes à feu : vieilles arquebuses conservées dans les châteaux, antiques fusils de chasse, longues et lourdes canardières, fusils de munitions, butin des batailles. Ensuite, marchent les porteurs d'armes blanches. Même diversité hétéroclite : sabres pris aux républicains ou forgés sur les lieux rustiquement ; baïonnettes ; « poignards à deux tranchants » ; faux, hier, destinées aux moissons, aujourd'hui emmanchées à l'envers et devenues de terribles moissonneuses d'hommes ; énormes couteaux de pressoirs qui, maniés par les gars du Loroux, font maintenant jaillir le sang, au lieu du jus des vendanges ; enfin, simples bâtons auxquels on a ajusté une pointe de fer longue et acérée, baptisés piques : « Malheur au républicain qui tombe blessé entre les mains des Vendéens. Je ne conçois pas de supplice plus cruel que celui d'être déchiré à coups de piques », écrit Lucas-Championnière.

Après les fantassins, voici la cavalerie au trot lourd et inégal. Rien de plus inattendu et de plus pittoresque. Il est vrai, cette cavalerie s'est montée de façon économique. Un jeune homme de seize ans, appelé Lebrun, à qui Bonchamps disait : « Tu es trop jeune pour servir, tu ne pourras suivre », répondit : « J'irai à cheval. — Tu n'as pas de cheval. — J'en prendrai un aux bleus ». Il en prit plusieurs et les autres furent cueillis dans les métairies des patriotes. L'ambition de tout fantassin est de tuer un gendarme pour devenir cavalier.

Et ces cavaliers, eux que l'on nomme, on ne sait pas très bien pourquoi les « marchands de cerises », quelle allure est la leur ! Ils chevauchent des montures disproportionnées ! En guise de selles ils ont des bâts ; pour étriers des cordes à foin et pour bottes des sabots. Le mousqueton

est remplacé par un fusil long attaché derrière le dos, le sabre par un couteau de sabotier. Les élégants revêtent des culottes à larges raies, des ceintures de couleurs et un vaste chapeau, à la fois parasol et parapluie ⁽³⁾. M. de Dom-maigné, le plus remarquable général de la cavalerie vendéenne, tente d'en faire un corps régulier, il n'y pourra réussir. Utile surtout pour les patrouilles et grand'gardes, elle attaque sans ensemble et sa confusion devient vite une cause de défaite; à Luçon, par exemple. A Nort-sur-Erdre, cependant, le 27 juin, en passant la rivière au bon endroit, elle met en fuite les soldats de Meuris pris à revers et assure la marche sur Nantes ⁽⁴⁾.

Derrière la cavalerie, roule l'artillerie. Un bruit d'enfer, Tout d'abord, on se sert de canons de bois creusés dans des madriers d'ormeau, fortement cerclés par des liens de fer placés à chaud et mis à *touche touche*. Il en existait des fabriques dans les communes de Palluau et de Saint-Etienne-du-Bois. Les essais ne répondirent pas aux espérances; des servants périrent dans l'éclatement des pièces et l'on renonça à leur emploi.

Les canons républicains sont de meilleure trempe. Il s'agit de les prendre; on les prend avec des bâtons, en se couchant à terre, quand passe la volée. Joie, délire chez les paysans qui attachent une sorte de fétichisme barbare à ces machines tonnantes et semeuses de mort. Dans les deux premiers mois de la guerre, les républicains perdent trois cents canons et cinq cents caissons. Un des chefs rebelles, affirme Kléber, aurait alors écrit au ministre de la guerre : « Nous sommes en ce moment suffisamment pourvus de bouches à feu. Je vous prie donc, Monsieur, de ne plus vous presser à nous en envoyer d'autres ».

(3) LUCAS-CHAMPIONNIÈRE, *Mémoires*, 31, M^{me} DE LA ROCHEJAQUELEIN, 118; BOUTILLIER DE SAINT-ANDRÉ, 77.

(4) *Soc. d'Emulation de la Vendée*, 1913, 31; Ferdinand CHAUVIN, *Les Soirées Vendéennes*.

« Six-sous » eut la garde du fameux *Missionnaire*. Ce Six-sous était un homme violent et de loyalisme suspect; il avait froidement abattu un négociant choletais du nom de Ballard. Le 29 mars 1793, à Chemillé, Stofflet remarqua que ses coups ne causaient aucun trouble parmi les républicains : Six-sous tirait sans avoir mis de projectile. Arrêté, il fut trouvé porteur de 22.000 francs en assignats. Il protesta de son innocence; on le relâcha, mais, s'étant sauvé, il fut rattrapé. Il demanda alors à mourir foudroyé à la gueule de son canon; on le fusilla tout simplement par derrière, les yeux bandés.

En réalité, l'artillerie ne sert guère que dans les poursuites et pour la défense d'un poste; les paysans ont de la peine à se familiariser avec son bruit. Sapinaud de la Verrie tente de les y accoutumer, Marigny étend cette instruction; chaque pièce a son pointeur. Le chevalier Perreau, officier d'artillerie, commande l'arme en Anjou et Le Couvreur, ouvrier forgeron, la dirige au pays de Charette.

II

L'immense armée — infanterie, cavalerie, artillerie — continue sa route, épousant la forme des plaines larges ou des vallons étroits. Le service des étapes est inconnu : le soir, on s'héberge comme on peut dans les petites villes, dans les bourgs, dans les fermes isolées; on campe en pleins champs. De rares compagnies se procurent des tentes façonnées avec des draps, des voiles et des avirons de barques en guise de supports. La camaraderie règne; gentilshommes, citadins, paysans mangent à la même table, partagent les mêmes lits. Le soir, on allume des feux de distance en distance; à l'aube, quelques coups de fusil tirés intentionnellement mettent toute la troupe sur pied, à

moins qu'au cours de la nuit une alerte imprévue ne l'ait plus vivement fait bondir hors de ses gîtes dispersés.

La peur nocturne hante sans cesse le cerveau du paysan. L'homme de la campagne est porté par ses superstitions hallucinantes, par la pensée constante d'une trahison possible, à obéir aux impulsions brusques. Comme le nombre des pusillanimes est toujours grand, un seul groupe qui fléchit et perd la tête déclanche le groupe voisin ; en quelques instants la contagion entraîne le reste. Les poltrons, dès le feu commencé, ont bien soin de passer à l'arrière; sous le prétexte « des besoins à satisfaire », raconte un Vendéen; ils se mettent à l'abri derrière les arbres. « En cas de retraite, ils se trouvent très avantageusement placés pour fuir. » Mais au premier cri de victoire ils courent et font plus de bruit que tous les autres⁽⁵⁾. Chez ces soldats paysans, les nerfs commandent plus que la raison : accessibles aux fausses nouvelles, ils montent aussi facilement au diapason de la joie qu'ils se laissent aller au découragement. Un jour, on annonce que l'Assemblée nationale est dispersée et que les princes sont entrés à Paris; une autre fois, que les administrateurs du département sont enfermés au château de Nantes. Et l'ivresse éclate.

Un défaut plus grave encore est l'exagération de leur soif d'indépendance. Ils se battent pour rester libres et ils entendent l'être même vis-à-vis de leurs propres chefs; ceux-ci leur servent « plutôt de drapeaux que de véritables généraux⁽⁶⁾ ». Ils se cabrent devant la discipline, malgré des punitions parfois implacables. Mais à l'égard des départs en masse, impulsifs, irrésistibles, aucune sanction possible. Après la prise de Fontenay, après la prise d'Angers, après celle de Saumur, rien ne put retenir sous les armes la cohue victorieuse. Là-bas, la femme attend, les enfants pleurent au berceau et les moissons mûrissent; le paysan

(5) DENIAU (Pierre), *Souvenirs*, Bibl. d'Angers, ms., 1046.

(6) BÉJARRY (A. DE), *Souvenirs*, 20-23.

met son fusil ou sa faux sur l'épaule et tourne le dos à l'armée.

Même liberté d'allure pendant la bataille. Combattant contre des troupes régulières, il se refuse à en adopter les méthodes les plus éprouvées. Par exemple, on ne poste jamais de sentinelles aux portes des camps. A Parthenay, les républicains sont déjà dans la ville, quand les Vendéens effrayés s'aperçoivent de leur venue. Négligence et aussi présomption : ces Vendéens grisés par le triomphe se figurent que la bravoure suffit. Jamais une armée vendéenne ne possède de réserve; elle attaque tout entière, donne à fond et rien ne reste plus pour les chocs en retour ou le coup décisif, si le premier est insuffisant.

Quand l'ennemi apparaît, s'il est en force, un chef lance le cri célèbre : *Egaillez-vous, les gars!* Et les gars se dispersent, se volatilisent, s'aplatissent dans les sillons, tirent comme à la cible l'ennemi décontenancé. Si la colonne adverse ne semble pas trop importante, on l'assaille de flanc presque toujours, ou sur tous les points à la fois. Attaque foudroyante, accompagnée de cris étourdissants de « Vive le roi. » Ces cris multiplient aux oreilles des soldats républicains le nombre des Vendéens. Ainsi il arriva la nuit de la bataille de Saint-Fulgent où ce n'était qu'un roulement de cris affreux dans les ténèbres.

Une de leurs principales forces est leur adresse au tir. Lors de l'attaque de Cholet, la première décharge est si bien ajustée que le commandant de la garde nationale et le colonel des dragons roulent à terre mortellement frappés. Turreau a écrit : leur habileté dans l'usage des armes à feu est telle « qu'aucun peuple connu, si guerrier, si manœuvrier qu'il soit, ne tire un aussi grand parti du fusil que le chasseur du Loroux et le braconnier du Bocage. On vit des Vendéens mettre à soixante pas une balle dans un écu de six livres ». Kléber défendra à ses hommes de s'écarter des camps : tous ceux qui franchissaient les

grand'gardes ne reparaissaient jamais parmi leurs camarades.

C'est ce qui explique l'énorme quantité des morts parmi les républicains : ils perdaient jusqu'à dix hommes contre un affirme M^{me} de la Rochejaquelein. Hoche appellera les insurgés : « Ces misérables, ces héros de fossés, ces guerriers dont la valeur consiste à se tenir derrière les haies et dont les talents sont les jambes⁽⁷⁾ ». Hoche parlait surtout des chouans, mais les méthodes vendéennes étaient par bien des points identiques. Chaque peuple a les talents qu'il peut et Hoche avait tort. Le Corse avec Paoli utilisa les mêmes défenses naturelles. Le souvenir des Corses hante la pensée des généraux républicains, s'évertuant contre d'invisibles ennemis; ils comparent les fourrés de la Vendée aux maquis, les chemins ravinés par les pluies et profonds de quinze à vingt pieds aux gorges des montagnes. Une colonne aventurée dans ces sentiers étroits, court toujours un danger : qu'un caisson s'embourbe dans la glaise, tout le reste du convoi s'arrête, stationne à la merci d'un coup de main et des coups de feu. Il faudrait un régiment entier pour escorter vingt voitures.

Admirablement instruits par leurs espions, par les lettres prises sur les soldats, les Vendéens savent le départ, la direction, la destination des colonnes; ils s'assurent des correspondants jusque dans l'entourage des représentants; ils connurent le fameux plan d'attaque concerté à Saumur entre les généraux républicains. Des courriers munis de laissez-passer en règle, des postillons dûment accrédités, des colporteurs, des mendiants et des femmes portent la correspondance d'un chef à l'autre, avec une rapidité invraisemblable.

Mais le principal facteur de leurs victoires ne fut ni la justesse du tir ni les méthodes de combat, ce fut le facteur

(7) CHASSIN, *Pacification*, III, 449, 4 avril 1796.

moral : l'enthousiasme, la sainte colère. Turreau avec raison a signalé chez ses adversaires « l'espèce de délire, d'enivrement que leur donnaient des succès inespérés ». Ajoutez à cela la situation critique de la République⁽⁸⁾. Les représentants en mission et ceux des départements soulevés mirent également le doigt sur la vérité : « Ils sont tellement fanatisés, écrit Goupilleau, que sans armes ils se présentent à l'embouchure du canon en bravant les coups de fusil⁽⁹⁾ ». « Ces hommes n'ont besoin que d'un morceau de pain noir et de l'eau pour toute provision, mandent à la Convention les députés de Maine-et-Loire; avec cela conduits par des chefs intelligents. Guidés par une fureur religieuse, n'aspirant qu'à la gloire du martyr, ils se précipitent sur nos canons et sur nos armes. Un grand nombre périt mais souvent le reste triomphe⁽¹⁰⁾. » Nouveaux croisés, ils semblent marcher vers une autre Jérusalem. La route interminable se jonche de morts; mais la sainte Sion flamboie toujours à l'horizon et ravive leur courage.

Cependant, que ces mots : « Gloire du martyr », ne créent pas une illusion ! Le combattant, le croisé reste un paysan, un paysan très simple qui a gardé toutes ses qualités du cru. Sous son écorce rugueuse, il cache un cœur clair et sonore. Malgré son climat brumeux, il a soif de joie; la bonne joie franche, un peu épaisse est pour lui un besoin. Même aux jours les plus sombres de 93, il demeure fervent de la danse, amateur de bon vin, ami des chants bachiques; pétillant de malice, il ne recule pas devant l'expression savoureuse et grivoise⁽¹¹⁾.

(8) TURREAU, *Mémoires*, 52.

(9) Coll. DUGAST-MATIFEUX, vol. I, 167.

(10) Coll. DUGAST-MATIFEUX, vol. V, n° 5.

(11) LE BOUVIER-DESMORTIERS, dans sa *Vie de Charette*, 233, conte une rencontre entre les gas du Marais et un hussard de la Mort dont la bride du cheval était garnie avec des coquillages nommés « puc..... ». Les Vendéens de crier en riant : « Voilà le puc..... de nos filles, on dit que cela ne se reprend pas, cependant nous les avons repris. »

Le 10 mars 1793, Pornic pris par les Vendéens, à quatre heures, est perdu à six, les vainqueurs étant ivres morts. Quand Charette chassé de Beauvoir se réfugie à Bouin, ses soldats tournent toute la nuit au son des violons; au lever de l'aurore, les légions républicaines surgissent. Après deux ans de lutte atroce, la gaieté gardera ses droits : on danse chez Sapinaud; on danse chez Charette. L'oubli des malheurs passés naît de la courte joie présente.

III

Le soldat vendéen reste un paysan, c'est entendu; mais si, routinier, il dédaigne les tactiques des armées régulières, il sera contraint de se conformer à leurs habitudes en matière d'intendance, de trésorerie et de service sanitaire, sous peine de défaite et de mort. Toutefois, il ne pourrait espérer atteindre des résultats parfaits. Toute l'organisation vendéenne restera rudimentaire, chaotique, parce que les événements étaient inattendus et qu'il est difficile de construire quand souffle la tempête : la tempête disperse les matériaux à mesure qu'on les élève.

Point de munitions, pas d'arsenaux. Comment lutter sans munitions? Les républicains en ont; on les leur prend. Et puis, sur leur passage, les Vendéens raffent le plomb des toitures, les vieilles ferrailles, les vieux clous, pour en faire de la mitraille. Bientôt des arsenaux fonctionnent à Châtillon-sur-Sèvre, à Saint-Aubin, à Chalennes, à Saint-Florent, à Beaupréau, à Cholet, à Saint-Etienne-du-Bois. Le Bouvier-Desmortiers dirige les dépôts d'armes et les moulins à poudre de Mortagne sous la haute autorité de MM. de Marigny et d'Hauterive. Des prisonniers républicains, canonniers ou artificiers, originaires de Paris ou de La Rochelle, apportent leur collaboration forcée. Dans les villages, des particuliers contribuent volontairement à

l'œuvre commune. Partout existent de modestes ateliers. Les républicains arrêtent à Apremont un sieur Massuyeau, « sacristain sonneur de tocsin et faiseur de balles ⁽¹²⁾ ». Une importante forge de boulets existe au Loroux. Ça et là on fabrique des gargousses avec de petits sacs de grosse toile; on les remplit de menu fer; on y joint jusqu'à de simples cailloux. On se bat à une distance si rapprochée que ces cailloux eux-mêmes, comme celui de David contre Goliath, sont mortels.

Dès avant la destruction des ateliers, en octobre 1793, par l'armée de Mayence, les Vendéens souffrent du manque de munitions. Les provisions s'épuisent d'autant plus vite que, grands enfants, ils se livrent, les jours de fête ou avant les batailles, à une véritable débauche de coups de fusil à blanc, à la manière arabe. En attaquant Argenton, en 1793, les rebelles n'ont déjà plus que trois charges pour chacun de leurs canons. Cette pénurie de munitions cause des difficultés sérieuses entre les chefs : en 1794, Stofflet enlèvera, à Beaupréau, les salpêtres mis en réserve par Sapinaud; de là, chicanes. Elle conduit aussi à des capitulations morales étranges; on verra des paysans avisés porter aux Nantais affamés beurre, légumes, fruits et pain, en échange de balles et de poudre. Et cela, sous le regard consentant des chefs royalistes et des autorités républicaines implicitement d'accord. Pourtant, qu'on ne s'imagine pas que ces fournitures faites par les insurgés aux patriotes des cités impliquent l'abondance vendéenne! Dans le Marais, où commande Charette, pays resté libre, elle règne effectivement; mais partout ailleurs les estomacs crient et se serrent. Au début, chaque paysan part du foyer emportant dans sa poche un morceau de pain; il suppose une absence d'un jour ou deux. L'absence se prolonge... Ce sont les soldats républicains vaincus — eux-mêmes fortement rationnés — qui devront fournir ce qui manque totalement aux vain-

(12) B. D'AGOURS, *Documents inédits*, 40, 49, etc.

queurs. On prend beaucoup de blé au magasin de vivres de Chinon.

Procédés incertains, hasardeux, de rendement inégal. On sent vite la nécessité d'employer le moyen classique des temps de guerre : la réquisition. Sauf dans des cas d'extrême urgence, les chefs vendéens l'appliquent équitablement : ils remettent, au nom du roi, un *Bon*. Ou ce *bon* indique la valeur de l'objet vendu, établi après entente avec le vendeur; ou bien il ne marque aucun prix, ce qui permettra de débattre plus tard les conditions de la cession. Malheureusement, lorsque Louis XVIII montera sur le trône, obligé de faire face à des difficultés budgétaires presque insurmontables et de ménager, en même temps, les susceptibilités des libéraux, il invoquera la prescription; il reniera les dettes vendéennes. Ce reniement sera l'une des bases de la thèse légendaire : l'ingratitude des Bourbons.

Ces réquisitions des armées royales s'étendent aux denrées les plus diverses. Sommation adressée à M. Merlet « de donner des hariquo pour faire cuire » (*sic*) signé : de la Roze, commandant. Sommation aux habitants de Bouzillé et de Liré « d'envoyer le peu de beurre qu'ils pourront se procurer à l'armée ⁽¹³⁾ », signé : Bonchamps. « Bon pour une culotte de dix livres à M. Dehargues », écrit et signé par Cathelineau, ce qui prouve, entre parenthèses, qu'il savait écrire. Vrignaud réquisitionne un linceul pour ensevelir un soldat de sa division. Réquisitions généralement modérées; on cherche à ne pas écorcher l'habitant : « Je ne ferai pas prendre de grain dans votre grenier de Croix-de-Vie, parce qu'il ne contient que vos provisions », écrit un chef à une dame vendéenne.

L'obsession constante est l'approvisionnement en pain; le pain, élément indispensable de l'alimentation paysanne, ne peut se remplacer ni par la viande, ni par le poisson. Pas de pain, pas de combattants. C'est en partie pour veiller

(13) Coll. DUGAST-MATIFEUX, vol. II, 45, 28 et 30 mars; vol. I, 78, pièce 7.

aux ensemencements, pour assurer la récolte, qu'au lendemain des batailles, laissant là ses conquêtes, mettant le fusil en bandoulière, le combattant quitte l'armée. C'est pour protéger les derniers moulins qui tournent au souffle des hauteurs ou dans le flot des cours d'eau, car, à mesure que s'étendaient les nappes républicaines, ces moulins, doublement condamnés, parce qu'ils alimentent les rebelles et leur servent de télégraphes aériens, au moins les moulins à vent ont vu, les uns après les autres, brûler leur charpente, briser leurs ailes, mutiler leurs meules⁽¹⁴⁾; c'est pour empêcher les fours de subir le même arrêt inexorable; c'est pour construire en hâte de petits moulins à bras et des fours en terre glaise qui cesseront d'exister quand l'armée s'éloignera, que ces soldats d'un jour ne le sont plus le lendemain.

Et s'ils ne songeaient qu'à leurs propres besoins, ils manqueraient aux plus élémentaires devoirs de l'humanité et de la famille; non, ils n'oublient point ceux demeurés dans l'angoisse au foyer. Lescure prescrit aux conseils provisoires établis dans les diverses paroisses de veiller à la subsistance des femmes et des enfants; ils remettront un reçu des blés employés à cet effet, ils en enverront un double au conseil supérieur provisoire, chargé de solder.

Solder? Les chefs parlent toujours de payer; mais, en réalité, les paiements ne s'effectuent pas d'une façon aussi pressée : les fonds sont plus bas que la bonne volonté. Un moment ils ont songé à contracter à Nantes un emprunt de 300.000 francs⁽¹⁵⁾. Quand l'argent existe réellement dans la caisse, le nomadisme des armées expose aussi le fournisseur à bien des déceptions.

Comme pour les armes et les munitions, le principal argent que se procurent les rebelles est celui des patriotes. Une caisse impose un caissier. On ne se met pas en peine :

(14) Coll. DUGAST-MATIFEUX, vol. I, 78, pièce 7.

(15) SAVARV, *Guerre des Vendéens*, VIII, 18, Interrogatoire de d'Elbée.

le sieur Herlon, précédemment trésorier patriote à Cholet, est maintenu dans ses pouvoirs au compte des royalistes. A ses mêmes guichets défilent les mêmes négociants, hier fournisseurs des armées républicaines, aujourd'hui des armées catholiques. Cela au début; bientôt, chaque armée aura son caissier particulier; Beauvillier sera celui de la Grande Armée.

Et la caisse continue de s'emplir; la prise de Fontenay procure 900.000 livres; non sans peine, car les paysans, pleins de mépris pour cette monnaie bizarre à leurs yeux en font des papillotes. Les généraux interviennent à temps.

Les Vendéens possèdent ce qui leur manquait : la fortune. Mais cette fortune est républicaine, elle porte l'effigie damnée de la République. La reconnaître telle qu'elle existe, ce serait compromettre le but de la victoire et pourtant on ne la peut dédaigner. Solution : à ces assignats républicains avilis on redonnera *royalement* la valeur marquée; le 8 juin, le conseil supérieur de l'armée en prescrit le cours forcé et, le 2 août, il établit un règlement qui en changera la nature politique. Désormais ces billets « de la prétendue République » ne pourront avoir cours dans le pays conquis, « s'ils n'ont été préalablement signés et admis au nom du roi par les officiers du conseil supérieur délégués à cet effet ». Tous les possesseurs d'assignats marqués au coin de la République sont, en conséquence, invités à se soumettre à la formalité prescrite, dans un délai d'un mois, par l'intermédiaire des conseils paroissiaux.

Mais sur quoi hypothéquer cette monnaie débaptisée et purifiée? Le secrétaire du conseil, Body, pose la question; on lui fait cette réponse singulière : le papier sera hypothéqué sur les biens de l'Etat; ce qui veut dire sur les biens nationalisés par l'Etat et situés dans les pays conquis. Or, ces biens sont des biens d'églises et d'émigrés dont les royalistes peuvent temporairement utiliser les revenus, non

vendre la propriété, car elle est sacrée. Dans ces conditions, leurs assignats n'offrent ni plus ni moins de sécurité que ceux de l'Etat. Aussi, bourgeois républicains et paysans catholiques s'entendent-ils pour ne pas accorder un crédit illimité à cette monnaie révolutionnaire camouflée.

Le stock fond cependant; les besoins sont si grands. Un jour, au delà de la Loire, les caisses seront vides, et l'on s'avancera privé de tout au sein de populations hostiles, insensibles à la pitié. Il faudra trouver un expédient. Le 1^{er} novembre, à Laval, les chefs émettront pour 900.000 livres de *bons royaux*, différents des assignats en ce sens qu'ils comporteront un intérêt de quatre et demi pour cent jusqu'au remboursement, lequel sera effectué sur le Trésor royal, à la paix. Le 13 novembre, à Avranches, décision d'une émission identique, mais ne devant produire qu'un intérêt de deux et demi pour cent. Hélas! talonné par le galop de Westermann on n'aura guère le temps de se servir de la planche créée à cet effet. Cette planche disparaîtra bientôt avec la caisse aux assignats elle-même, dans le gouffre de Savenay, où s'engloutira — guerriers, femmes, enfants — la Vendée tout entière.

Si l'intendance, si la trésorerie laissent à désirer, le service médical est-il mieux organisé? Peut-être, parce que là l'initiative privée reprend ses droits. Parmi les bourgeois des petites villes et des campagnes qui ont pris les armes se trouvent quelques médecins et beaucoup de « chirurgiens » empiriques exerçant approximativement l'art de la médecine. Le plus souvent ils lâchent le bistouri pour l'épée : tel Cady, devenu chef de la division de Chemillé, homme précieux par son triple mérite de médecin, de guerrier et de chansonnier populaire. Le combat fini, il quitte le sabre pour la trousse et panse amis ou ennemis indifféremment : il soigne les blessures dont lui-même est l'auteur. Tels encore Joly, le rival de Charette; Oger le Franc, de la Pommeraye; Deffault, de Montrevault...

Chaque armée possède théoriquement un médecin par division; mais il semble bien qu'en fait il y en eut davantage. Un seul a laissé vraiment un nom : Baguenier-Désormeaux. Né au diocèse du Mans, il fut un « homme habile dans son art et militaire intrépide », au dire de Poirier de Beauvais, et « très bon chirurgien », d'après M^{me} de la Rochejaquelein. — A Machecoul, c'est un républicain que l'on a mis de force à la tête de l'hôpital.

En dehors des hôpitaux établis dans les abbayes, dans les couvents, celui de Châtillon-sur-Sèvre, celui de Saint-Laurent-sur-Sèvre, » véritable quartier général des malades et des blessés royalistes et républicains⁽¹⁶⁾ », où sous la direction de l'abbé Brin, les religieuses de la Sagesse prodiguent leurs soins affectueux; celui de Boitissandeau où se dévoue une vendéenne admirable, Jeanne Clénet, que d'installations de fortune, que d'ambulances errantes sur des charrettes sans ressorts, que d'infirmes misérables, que de pharmacies sans médicaments! Des médicaments? Sur les blessures on se contente d'appliquer des jaunes d'œufs battus avec du beurre. Pour les brûlures de poudre, écrit M^{me} de la Rochejaquelein, « rien n'est bon comme de l'eau dans laquelle on a fait éteindre de la chaux. »

Et, aux jours des défaites, ce sera pour ces installations volantes, la fuite de forêt en forêt. Charette traînera avec lui un hôpital plein de blessés et de fiévreux, plein de douloureuses agonies. Marie Lourdais, sa « bretonne », y donnera ses soins, ensevelira les morts. Dans les mêmes temps, Stofflet installera, en la forêt de Vézins, bauge impénétrable, un asile suprême! des huttes pour les familles traquées, un arsenal, une imprimerie, des moulins, un hôpital de 2.000 blessés.

A la porte de l'hôpital, une garde vigilante et deux canons. Mais plus vigilante encore veille la forêt elle-même, avec

(16) *Chroniques paroissiales de Luçon*, III, 723. — M^{me} DE LA ROCHEJAQUELEIN, *Mémoires*, 146, 183.

les terreurs qu'elle inspire aux républicains, son obscurité, ses bruits de branches brisées dénonçant l'envahisseur. Une fois, pourtant, en mars, l'hôpital sera brûlé par une colonne. Huit jours après, il sera rétabli, et la forêt continuera de bercer dans sa paix, de fortifier de ses parfums balsamiques les paysans des Mauges blessés en combattant.

Emile GABORY.

Le Gérant : R. OBERTHUR.